

Pierre Mikailoff
Tournée d'adieu



TOURNEE D'ADIEU

Pierre Mikailoff

LES FLEURS DU MARAIS

Thomas Hedouin

LA TENGO EDITIONS

Dans la grande tradition du roman de gare qui met en scène un (anti) héros entraîné dans des histoires plus rocambolesques les unes que les autres, La Tengo Editions lance la collection Mona Gabriole. "Gabriole" parce que la jeune journaliste de Parinews maîtrise les arts martiaux et n'hésite pas à foncer sur son scooter rose, courir, sauter, rouler de côté pour éviter les balles et les coups qui fusent dans un Paris pas si lumière que ça. Ce tempérament casse cou est tempéré par un physique de rêve, une culture rock pointue et une élégance de "Mona" qui obtient toujours l'autorisation de son boss pour mener des enquêtes passionnantes qui alimentent sa rubrique "faits divers". Deux écrivains ont utilisé ces ingrédients de base d'une manière aussi opposée qu'un Lautner (*Mort d'un pourri*) et un Marchal (*MR73*).

Dans *Tournée d'adieu*, Pierre Mikailoff met en scène des personnages truculents dans une affaire compliquée opposant un politicien véreux et un agriculteur brisé, pleine de rebondissements, de répliques vachardes et de coups de flingue. L'écriture privilégie les scénettes, les bons mots, les portraits hauts en couleurs de piliers de bar ou de managers has been à la fois parfaitement vraisemblables et complètement farfelus. Pierre en profite pour égratigner la presse, la politique, la police... Bref, il dépoussière les clichés du genre et nous offre un bon petit polard bourré de (bonnes !) références musicales et cinématographiques qu'on dévore avec gourmandise.

Les Fleurs du Marais se situent dans le quartier juif historique de la capitale, devenu aussi "ghetto" homo chic et cher. Dès les premières pages d'une violence à couper le souffle, Thomas Hedouin nous plonge dans un cauchemar jalonné de meurtres, viols, bastons, agressions, humiliations... Tout est décrit avec un souci du détail, du comment, et du pourquoi qui prend soin de refléter la complexité et des paradoxes de la nature humaine et leurs conséquences. Current 93, Lou Reed ou Leonard Cohen sèment autant d'indices sur la descente aux enfers à laquelle Mona assiste, presque aussi impuissante et horrifiée que le lecteur. Mais c'est à Anthony (celui de "I am a bird now") que revient le rôle douloureux de servir de fil conducteur et de référence à cette tragédie en quatre actes qui a obligé la lectrice sensible que je suis à poser le livre plusieurs fois pour respirer un grand coup et regarder le ciel bleu par-dessus les toits. Thomas Hedouin se situe clairement dans le camp de la dénonciation militante et ne lésine pas sur les moyens. Un livre manifeste sur les bavures policières dont on ressort complètement sonné. [C]

Lester Bangs mégatonnique rock critic



LESTER BANGS
MEGATONNIQUE
ROCK CRITIC
Jim DeRogatis

EDITIONS TRISTAM

Tout le monde connaît le nom de Lester Bangs ; même si on ne connaît pas toute l'histoire, on sait tout de même qu'il est à l'origine de la critique rock et de l'influence que celle-ci acquies dans les années 70 auprès des mélomanes et autres grosses légumes de l'industrie musicale alors en pleine effervescence. Ce que l'on connaît moins c'est la vie tout court de Bangs, son évolution dans cette Amérique aimée/haïe, son éducation, ses amours et ses drogues favorites. Acclamée à sa sortie, cette biographie plus que complète, se réjouit de voir de nos jours encore le nom de

Leslie Conway Bangs cité en référence par toute une génération. Le livre commence donc au commencement, la naissance de Bangs et son éducation sectaire chez les Témoins de Jéhovah par une mère castratrice. Ceci aura une influence énorme sur le jeune homme qu'il deviendra. S'émancipant avec violence de la secte qu'il l'avait vue grandir, l'ardent Leslie se met à écouter du jazz et ingurgiter toutes sortes de drogues, notamment du Romilar (sirop à base de codéine) qu'il avalera toute sa vie, commence à écrire et quitte sa Californie natale pour s'établir à Détroit et vivre l'aventure communautaire Cream. Son impact dans les colonnes du magazine sera énorme. Il devient l'ami et confident de Patti Smith, de Debbie Harry, le némesis et l'adorateur de Lou Reed. Il rencontre tout ce que la planète rock se fait de mieux, il est là le soir d'Altamont, au premier rang, il est à l'ouverture du CBGB, s'envole pour Austin et chasse complètement défoncé avec le jeune Billy Gibbons. Bref, autant d'improbables aventures que l'on découvre avec soif et délectation. Le livre se lit de bout en bout comme un roman ; un véritable roman d'amour où l'on voit Bangs s'enfoncer au fil des années dans sa propre histoire faite de frustrations maternelles et amoureuses. Touchant, pédagogique et moderne. Un livre à posséder. [Mat]

JEFFREY LEE PIERCE
HARDTIMES
KILLIN' FLOOR BLUES



JEFFREY LEE PIERCE
Hard Time Killing Blues
Choses Vues

Attention ce documentaire n'est pas un nième patchwork d'extraits musicaux et d'interviews de l'entourage d'un artiste mort dans des circonstances plus ou moins naturelles. En fait la situation de Henri Jean Debon en 1992 (qui a réalisé de nombreuses images pour *Noir Désir*), est celle du fan qui rencontre enfin son héros. Pas forcément à la meilleure période de sa vie, pas forcément avec une idée précise du résultat, mais avec l'envie de rendre compte de ce qu'il voit, sans tabou et sans artifice. Songwriter et interprète visionnaire ayant hissé dans les années 80 le punk vers des contrées habitées par la folie et l'immortalité, JLP apparaît ici seul, désenchanté, désœuvré, sans le sou, entouré de piliers de bar comme tous compagnons d'infortune. Son discours tourne en rond autour de sa séparation avec Romi (sa petite amie) et Karioko (sa co-locataire), créant un malaise au moins aussi grand que son physique de Colonel Kurtz avec des cheveux. Qu'il empioigne sa guitare pour chanter du blues traditionnel ou improviser un pamphlet contre celle qui l'a quitté, on l'écoute, fasciné par la flamme de sa voix intacte. Ce n'est qu'à la deuxième lecture que l'on se rend compte aussi de la bonne grosse dose d'auto dérision dont fait preuve JLP, conscient (et heureux) à chaque image de porter ce film sur ses épaules. Qu'il se fasse éreinter par ses camarades, joue au samouraï de cuisine ou se révèle un jaloux pathétique, Jeffrey reste maître de sa mise en scène, parce que quelque part "le chanteur du Gun Club est alors devenu - involontairement - la caricature de ce qu'il avait toujours rêvé d'être : un vrai bluesman." [C]

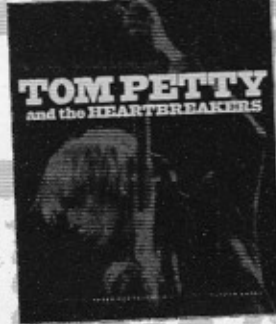
THE NATIONAL
A Skin, A Night
Beggars



Pour qui suit The National depuis quelques temps, Vincent Moon n'est pas un inconnu, responsable de l'univers visuel d'*Alligator* et de quelques moments "à emporter" sur le site de la Blogothèque. Il était donc évident qu'il soit le seul à pouvoir s'immiscer dans l'intimité du groupe new yorkais pour nous faire partager les affres de la création de *Boxer*, le dernier album en date. Mais quand je parle d'"intimité", c'est beaucoup dire, car les musiciens sont montrés uniquement au travail (en studio, sur scène ou dans les loges). Les confidences sont rares, l'échange retenu, la fin se perdant souvent dans le bruit ou le non-dit. Vincent Moon substitue alors à son sujet des paysages qui défilent, le métro new yorkais, le spectacle d'enfants d'une cité britannique, l'envol d'un avion... Le réalisateur partage son ressenti de l'univers de The National avec des images tremblantes, opacées, des montages cut, des blancs surexposés et des noirs qui justifient totalement le sous-titre "a film by..." Film de connivence (pas d'introduction aux personnages, pas d'indication sur celui qui parle, pas de question claire...) Film de dépendance (l'esthétique visuelle et sonore sont sous haute influence de Klein, Kramer, Godard et Henri-Jean Debon) *A Skin, A Night* est finalement le film de fuite d'un groupe extrêmement pudique qui vit, parle, joue et s'éclate en dehors du cadre. [C]

RUNNIN' DOWN A DREAM TOM PETTY & THE HEARTBREAKERS

Peter Bogdanovitch



Véritable mine d'or pour tous les fans, le film de Peter Bogdanovitch retrace les trente ans d'une incroyable carrière qui a vu Tom Petty et ses Heartbreakers devenir un pan entier de la musique américaine. Des années 70 jusqu'à aujourd'hui, le film retrace l'ascension d'un type écoutant Bo Diddley en boucle dans sa Floride natale. De retour à Gainesville trente ans plus tard pour un concert devant la ville entière réunie, le fils prodige prouve une fois de plus qu'il est la quintessence du rock, du folk et du blues. Ce n'est pas le plus merveilleux des concerts de Petty mais il complète parfaitement les propos du film. *Runnin' Down A Dream* raconte donc la création des Heartbreakers et le cheminement de Petty à travers les méandres de l'industrie musicale et les affres de la vie. C'est avec délectation que l'on apprend que notre héros s'est toujours fait un devoir tout au long de sa carrière de défendre les intérêts de ses fans ou des artistes en se battant régulièrement contre le dictat des maisons de disques. Contre le prix général en se battant contre les contrats malveillants, etc. Tout y est dans ce *Runnin' Down A Dream*, les fluctuations des membres du groupe qui n'a pas beaucoup changé depuis le début, les inspirations du maître, la création des Travelling Wilburys et autres collaborations, Jeff Lynn, Rick Rubin, Dave Stewart, Johnny Cash, les drogues que le groupe n'a en fin de compte pas spécialement affronté, et aussi cet incroyable et tragique fait divers qui vit la maison californienne de Petty détruite par un incendie criminel et dans lequel faillit périr sa femme et sa fille. Il ressort de tout ça une incroyable envie de la part des protagonistes de faire partager une musique comptant les multiples influences qui ont fait le rock américain. Il semble que notre homme soit satisfait de sa carrière, de ses rencontres et de ses 50 millions d'albums vendus, et qu'il compte bien continuer ainsi. Pour preuve, son concert flamboyant à la mi-temps du dernier Superbowl et le dernier LP en date, le très inspiré *Highway Companion*. [Mat]

FILM